

Entre Silence et Parole : La Communication dans les trois romans de Carrère

INTRODUCTION

Selon la théorie de Jakobson¹ (1960) sur les fonctions communicatives du langage, un message significatif est échangé entre un locuteur et un destinataire à travers certains processus psychophysiques. Ce modèle, valable pour tous les actes de communication verbale, repose sur un contexte exprimé ou encodé en mots, lui-même fondé sur un code partagé entre les interlocuteurs. Jakobson identifie six éléments essentiels à toute communication : (1) le locuteur, (2) le destinataire, (3) le contexte, (4) le message, (5) le contact et (6) le code (Jakobson, 1960 : 62).

Dans son modèle, trois structures se rapportent au sujet (fonctions référentielle, émotionnelle et symbolique) et trois autres au message (fonctions persuasive, poétique, empathique et métaphysique). Appliqué à la littérature et à la linguistique, ce cadre permet d'appréhender le silence comme absence d'élément linguistique qui, paradoxalement, devient une présence signifiante. Un manque dans la structure discursive active la participation du lecteur, qui comble les vides en mobilisant ses connaissances et ses interprétations.

Pour Michal Ephratt (2008), le silence est une composante à part entière du langage, capable de remplir plusieurs fonctions équivalentes à celles de la parole. Grâce à l'interaction entre mots et silence, certaines techniques narratives, tel le changement de point de vue, s'intègrent au récit et en orientent l'interprétation. Ainsi, le silence ne se réduit pas à l'absence de parole : il englobe tout ce qui est indicible ou absent mais analysable, et joue un rôle clé dans la construction du sens.

Cette étude s'appuie sur la théorie des fonctions du langage de Roman Jakobson (1960) et sur la typologie du silence élaborée par Michal Ephratt (2008). Dans cette perspective, le silence devient un phénomène langagier actif qui interagit avec les éléments verbaux. Nous étudierons son rôle dans l'écriture d'Emmanuel Carrère, à travers une approche à la croisée de la linguistique, de la pragmatique et de la stylistique littéraire.

Notre corpus est constitué de trois romans représentatifs : *La Moustache* (1986), *La Classe de neige* (1995) et *L'Adversaire* (2000). La problématique centrale est la suivante : comment les silences narratifs participent-ils à la construction du sens et à l'engagement interprétatif du lecteur

? L'objectif est d'analyser les types de silence à l'œuvre dans ces textes, et de montrer qu'ils remplissent des fonctions multiples dans le récit, parfois équivalentes à celles de la parole.

1. Revue de littérature

L'étude du silence dans la littérature contemporaine s'inscrit au croisement de la linguistique, de la narratologie et de la pragmatique. Les œuvres d'Emmanuel Carrère, oscillant entre récit journalistique et autofiction, constituent un terrain particulièrement fécond pour analyser le silence comme stratégie discursive et narrative. Loin d'être une simple absence de mots, le silence y devient un acte de langage à part entière, porteur de tension, d'émotion et de signification.

Cette approche s'inscrit dans la continuité des travaux de Roman Jakobson, qui a ouvert la voie à une compréhension fonctionnelle de la communication, et de Michal Ephratt, qui attribue au silence une fonction illocutoire équivalente à celle de la parole. Ces apports permettent de considérer le silence non pas comme un vide, mais comme un phénomène signifiant, un moteur de lecture et d'interprétation.

Terry Eagleton souligne le rôle actif du lecteur face aux silences narratifs : *ce dernier mobilise ses savoirs implicites pour combler les vides du texte* (Eagleton, 1983, p. 105). Cette dynamique est perceptible, par exemple, dans *La Classe de neige* (1995), où les non-dits entourant la disparition d'un enfant induisent une lecture marquée par le soupçon et l'émotion. Barbara Johnstone va dans le même sens en affirmant que : *le silence prend tout son sens lorsqu'il domine le discours, orientant la réception du message et suscitant l'implication du lecteur.* (Johnstone, 2008, p. 70)

Dans une perspective philosophique, Jacques Derrida interprète le silence comme une « *mise en retrait signifiante* », condition d'émergence du sens (Derrida, 1976, p. 62). Cette absence structurée apparaît notamment dans *L'Adversaire* (2000), où les omissions du protagoniste participent à l'économie narrative du texte. Ferdinand de Saussure fournit un cadre structural utile : *le silence peut interrompre ou remplacer un élément verbal, tout en conservant une valeur sémiotique dans la chaîne linguistique.* (Saussure, 1983, pp :170-175)

Deborah Tannen met en évidence *les mécanismes de la communication indirecte et souligne que le non-dit peut être porteur de sens aussi efficacement que la parole explicite* (Tannen, 2007, pp.

94-96). Susan Sontag développe une réflexion sur l'esthétique du silence en soulignant que : *l'absence peut constituer un langage artistique à part entière, voire un refus de signification imposée* (Sontag, 2001, pp. 11-25). En s'inscrivant dans ce sillage, cette analyse vise à intégrer ces perspectives en les articulant rigoureusement autour d'un corpus spécifique : les trois récits d'Emmanuel Carrère, où le silence se déploie comme une stratégie narrative multidimensionnelle.

Ainsi, dans le prolongement de ces recherches, ce travail portera sur les manifestations narratives du silence dans les œuvres de Carrère, en interrogeant ses fonctions multiples : émotionnelle, persuasive, référentielle, empathique et métalinguistique. Il s'agira de montrer comment le silence, loin d'être passif, constitue un levier de narration et un espace d'implication interprétative et affective.

2. Contexte et méthode de recherche

Cette recherche s'inscrit dans un champ interdisciplinaire, à la croisée de la linguistique, de la pragmatique et de la stylistique littéraire. Le choix d'Emmanuel Carrère se justifie par l'importance et la diversité des formes de silence dans son œuvre, qui en font un terrain privilégié pour l'analyse discursive. Le corpus est constitué de *La Moustache*, *La Classe de neige* et *L'Adversaire*, trois romans présentant une forte dimension narrative et psychologique.

La méthode adoptée repose sur une analyse qualitative des textes, en mobilisant la typologie du silence de Michal Ephratt et le modèle des fonctions du langage de Roman Jakobson. Chaque occurrence de silence narratif sera étudiée selon ses fonctions, ses effets de sens et son rôle dans la progression du récit, afin de mettre en lumière les stratégies discursives propres à l'écriture de Carrère.

3. LE SILENCE COMME PHÉNOMÈNE COMMUNICATIF

S'appuyant sur les travaux de Michal Ephratt, cette section explicite les fonctions pragmatiques du silence comme acte de langage à part entière. Ephratt identifie quatre actes illocutoires silencieux qui structurent l'interaction tout autant que la parole.

L'apport décisif d'Ephratt se situe dans sa conceptualisation du « *silence verbal* » : un geste sursésentiel dans lequel l'absence de mots constitue le message. L'ignorer reviendrait à omettre une composante syntaxique et sémantique cruciale. Dans l'analyse des récits de Carrère, nous

mobiliserons ce modèle pour distinguer un silence d'invitation, qui ouvre un espace interprétatif, et d'un silence d'implication qui engage moralement le lecteur.

Dans le discours et l'écrit, le silence se définit souvent par la négative : il se présente comme une absence d'éléments linguistiques qui, pourtant, manifeste une présence signifiante et structurante. Comme le souligne Mello, « *le silence fait partie du langage et, comme la parole, il traverse les textes et permet au sujet de construire des sens divers* » (Mello, 2021, pp. 95-96). Cette présence paradoxale se révèle avec force lorsqu'un vide textuel, un blanc ou un manque inscrit dans un contexte discursif suggère un sens différé et toujours repoussé. Ce phénomène est appréhendé différemment selon les disciplines : *en philosophie, il est pensé comme une absence constitutive* (Mello, 2021, p. 95) ; en analyse syntaxique, il peut être rapproché des notions de « *catégorie vide* » ou d'« *élément zéro* » telles que définies dans les approches linguistiques formelles ; enfin, en analyse du discours, il est étudié comme un élément porteur de sens, perceptible « *dans les fissures, ruptures et défaillances* » du texte (Mello, 2021, p. 96).

3.1. Silence : de l'espace d'invitation à l'espace d'implication

Chez Carrère, le silence agit tour à tour comme un manque à combler et comme un espace de réflexion. Il invite d'abord le lecteur à compléter ce qui est tu, mobilisant ses savoirs implicites (Eagleton, 1983). Puis, il agit comme un lieu d'implication cognitive et émotionnelle (Johnstone, 2008), où le non-dit engage un dialogue intérieur avec le texte. Ce double mouvement, invitation puis implication, constitue une stratégie narrative essentielle dans les œuvres de l'auteur.

Selon Eagleton, *pour saisir le sens des fragments discursifs, le lecteur tente de combler ces lacunes et d'organiser sa perception. Dans ce processus restauratif, il mobilise ses connaissances préalables pour interpréter le texte et, en quelque sorte, y projeter son propre texte idéal* (Eagleton, 1983, p : 105)

Dans les écritures de Carrère, le silence prend également la forme d'une lacune ou d'un vide dans le texte. Ses récits, souvent marqués par une narration fragmentaire et des zones d'ombre, laissent le lecteur face à des fragments discursifs incomplets ou ambigus. Ce dernier est alors amené à combler ces absences en mobilisant ses propres connaissances et attentes. Ce processus restauratif engage activement le lecteur, qui projette une sorte de texte idéal ou une interprétation personnelle pour donner du sens à ce qui manque. Ainsi, le silence chez Carrère devient un élément dynamique

et interactif, non pas comme une simple absence, mais comme un moteur de lecture, un espace à investir. Il sollicite la participation du lecteur, qui doit reconstruire le récit à partir de ce qui est laissé en suspens. Ce silence n'est donc pas passif : il est nécessaire à la construction du sens, car il génère une quête interprétative, obligeant le lecteur à combler les interstices narratifs et à interagir avec le texte d'une manière profondément immersive.

Dans *La Classe de neige*, Carrère crée une atmosphère oppressante en laissant de nombreux éléments implicites, obligeant le lecteur à interpréter les non-dits. Par exemple, la disparition d'un enfant est évoquée de manière indirecte, et le lecteur doit assembler les indices pour comprendre l'ampleur de la situation.

Très loin, entre les branches des sapins, il aperçut une lumière jaune qui se déplaçait en contrebas, puis disparut : sans doute les phares d'une voiture roulant sur la grande route, dans la vallée. Qui voyageait si tard ? Qui, sans le savoir, partageait avec lui le silence et la solitude de cette nuit ? (Carrère, 1995, p : 58)

Barbara Johnstone soutient que *c'est uniquement lorsque le silence domine et que la parole devient secondaire que nous pouvons véritablement porter attention à son rôle dans le discours et dans le monde. Pour elle, la « préfiguration » et l' « implication » sont des formes d'expression du silence, car elles impliquent l'existence de parties non dites du discours qui demeurent présentes dans l'esprit de l'auditeur.* (Johnstone, 2008, p : 70).

Dans les écrits de Carrère, le silence se présente également comme un espace de réflexion et d'implication, où la parole cède la place à ce qui est suggéré plutôt qu'exprimer ouvertement. Comme le souligne Johnstone, le silence ne se résume pas simplement à l'absence de mots ; il devient un moyen essentiel de transmettre un message implicite. Chez Carrère, ce silence se manifeste par des ellipses narratives, des omissions intentionnelles et des non-dits qui invitent le lecteur à interpréter et à combler les lacunes.

Johnstone identifie la préfiguration et l'implication comme des formes d'expression du silence, des procédés que l'on retrouve dans l'écriture de Carrère. Son récit ne dit pas toujours tout, mais il laisse transparaître des indices, des silences chargés de signification qui forcent le lecteur à une lecture active et réflexive. Ce silence est donc porteur d'un sens sous-jacent, ancré dans les zones d'ombre du texte. Bien que non articulé, il reste présent, influençant la perception et la compréhension du lecteur, qui doit composer avec l'implicite pour reconstruire la signification du récit.

Que pouvait-il lui dire ? D'interrompre ce cirque ? Pour reprendre le dialogue de sourds ? Que se passait-il ? Des blagues déroutantes, qu'elle faisait parfois, lui revenaient à l'esprit, l'histoire de la porte murée... (Carrère, 1986, p. 16)

Pour Derrida, *l'écriture constitue l'outil par excellence de l'absence face à la présence. L'absence de quelque chose ne signifie rien d'autre qu'une suppression ou une mise en retrait, visant à faire émerger un autre sens.* (Derrida, 1976, p.62)

Dans les écritures de Carrère, le silence fonctionne également comme une absence qui produit du sens, rejoignant ainsi la conception de Derrida. Chez Carrère, l'absence dans le récit n'est pas une simple omission ou un vide, mais une mise en retrait stratégique, une suppression calculée qui permet à un autre sens d'émerger. Plutôt que de tout expliciter, il choisit de taire certains éléments, créant ainsi un espace où le non-dit devient aussi significatif que ce qui est exprimé.

Comme chez Derrida, le silence dans l'écriture de Carrère n'est pas passif, mais actif et génératif : il ouvre la voie à de nouvelles significations en évitant l'évidence et en restreignant la présence de certains éléments pour en révéler d'autres. Ce jeu d'absence et de présence engage le lecteur dans une quête interprétative, l'invitant à reconstruire ce qui est occulté. Ainsi, le silence devient une condition essentielle de la compréhension, car il force à une lecture plus profonde, où le sens ne se livre pas immédiatement mais se construit à travers les interstices du texte.

On ne pouvait penser qu'à cela : à cette stupéfaction d'enfants trahis dans les yeux des vieillards ; aux petits corps à demi carbonisés d'Antoine et Caroline qui gisaient à côté de leur mère sur des tables à la morgue ; et puis à l'autre corps, lourd et mou, celui de l'assassin qui avait été pour tous si proche, si familier, qui était devenu si monstrueusement étranger et qui lentement recommençait à bouger sur un lit d'hôpital, à quelques kilomètres de là. (Carrère, 2000, p : 14)

Ici, le silence devient une stratégie d'évitement et de révélation simultanée : il protège du choc de la vérité tout en la rendant inévitable.

3.2.Silence narratif : moteur de substitution, succession et interprétation

Le silence, chez Carrère, se déploie sur plusieurs plans : structurel, sémantique et pragmatique. Il oriente l'interprétation, crée des ellipses significatives et engage le lecteur dans un processus de reconstruction. Comme le souligne Jakobson, la combinaison et la succession des éléments linguistiques créent une tension narrative qui repose souvent sur l'absence stratégique d'information. Carrère emploie le silence non seulement pour signifier, mais pour produire de l'interprétation.

Dans l'écriture de Carrère, les silences, les omissions et les absences deviennent des instruments essentiels pour orienter l'interprétation du lecteur, en renforçant le rôle actif de ce dernier et en invitant à une compréhension qui va au-delà du texte explicite, vers un sens plus profond et nuancé.

Le silence, en tant que catégorie discursive, désigne l'absence d'un élément textuel. Toute affirmation reposant sur la présence implicite d'un élément absent peut ainsi être considérée comme une manifestation du silence. *Celui-ci se déploie sur trois niveaux : structurel, sémantique et pragmatique et selon trois axes : succession, coexistence et interaction.* (Jakobson, 1963, pp : 35-50).

Le silence structurel se divise en deux formes : la suppression et l'anaphore. Le silence sémantique comprend la métaphore et la permission, tandis que le silence pragmatique se manifeste à travers la présupposition et l'implication. Chaque type de silence remplit une fonction spécifique : le silence structurel sert à créer l'intrigue, le silence sémantique façonne le contexte et l'espace du récit, et le silence pragmatique génère à la fois intrigue et suspense. Toutefois, cette classification ne constitue pas un modèle universel applicable à tous les textes, mais plutôt une distinction stylistique propre à chaque œuvre en fonction de son usage particulier du silence. L'objectif de cette analyse est d'examiner la dynamique textuelle plutôt que sa structure formelle, en partant de l'hypothèse selon laquelle le silence joue un rôle actif dans la narration de l'histoire. (Jakobson, pp : 70- 85).

Le silence devient un outil narratif central dans l'écriture de Carrère, qui ne sert pas simplement à omettre des informations, mais à structurer l'intrigue, à façonner le contexte sémantique et à générer des effets de suspense. Ces trois types de silence (structurel, sémantique et pragmatique) contribuent à une expérience de lecture active, où l'implicite joue un rôle aussi important que l'explicite. Cette utilisation subtile du silence ne se limite pas à une simple absence, mais participe à une dynamique textuelle qui pousse le lecteur à engager sa propre interprétation, remplissant ainsi les vides laissés par l'auteur.

Il ne savait même pas quoi dire. Enfoncer le clou, prononcer les quelques mots qu'Agnès, poussée par une lubie quelconque, voulait à toute force lui faire prononcer semblait soudain difficile, vaguement obscène. (Carrère, 1986, p :15)

Cet exemple illustre comment le silence structurel façonne l'intrigue. Le personnage principal, en refusant de parler de sa propre transformation, plonge le lecteur dans une quête de sens, où l'absence d'informations devient aussi significative que ce qui est explicitement mentionné. Carrère manipule le silence pour activer une lecture participative, où le lecteur doit non seulement

interpréter les éléments explicitement écrits, mais aussi combler les silences et absences qui tissent le récit.

Dans l'écriture de Carrère, les silences, les omissions et les absences deviennent des instruments essentiels pour orienter l'interprétation du lecteur, en renforçant le rôle actif de ce dernier et en invitant à une compréhension qui va au-delà du texte explicite, vers un sens plus profond et nuancé.

Le silence, en tant que catégorie discursive, désigne l'absence d'un élément textuel. Toute affirmation reposant sur la présence implicite d'un élément absent peut ainsi être considérée comme une manifestation du silence. Celui-ci se déploie sur trois niveaux : structurel, sémantique et pragmatique et selon trois axes : succession, coexistence et interaction. (Jakobson, 1963, pp : 35-50).

Cette organisation tripartite permet de comprendre comment l'absence de mots ne se réduit pas à un vide, mais constitue une ressource narrative et stylistique mobilisée de manière stratégique par l'auteur.

Le silence structurel se divise en deux formes : la suppression et l'anaphore. Le silence sémantique comprend la métaphore et la permission, tandis que le silence pragmatique se manifeste à travers la présupposition et l'implication. Chaque type de silence remplit une fonction spécifique : le silence structurel sert à créer l'intrigue, le silence sémantique façonne le contexte et l'espace du récit, et le silence pragmatique génère à la fois intrigue et suspense. Toutefois, cette classification ne constitue pas un modèle universel applicable à tous les textes, mais plutôt une distinction stylistique propre à chaque œuvre en fonction de son usage particulier du silence. L'objectif de cette analyse est d'examiner la dynamique textuelle plutôt que sa structure formelle, en partant de l'hypothèse selon laquelle le silence joue un rôle actif dans la narration de l'histoire. (Jakobson, pp : 70- 85).

Le silence devient un outil narratif central dans l'écriture de Carrère, qui ne sert pas simplement à omettre des informations, mais à structurer l'intrigue, à façonner le contexte sémantique et à générer des effets de suspense. Ces trois types de silence (structurel, sémantique et pragmatique) contribuent à une expérience de lecture active, où l'implicite joue un rôle aussi important que l'explicite. Cette utilisation subtile du silence ne se limite pas à une simple absence, mais participe à une dynamique textuelle qui pousse le lecteur à engager sa propre interprétation, remplissant ainsi les vides laissés par l'auteur.

Il ne savait même pas quoi dire. Enfoncer le clou, prononcer les quelques mots qu'Agnès, poussée par une lubie quelconque, voulait à toute force lui faire prononcer semblait soudain difficile, vaguement obscène. (Carrère, 1986, p :15)

Cet exemple illustre comment le silence structurel façonne l'intrigue. Le personnage principal, en refusant de parler de sa propre transformation, plonge le lecteur dans une quête de sens, où l'absence d'informations devient aussi significative que ce qui est explicitement mentionné.

Carrère manipule le silence pour activer une lecture participative, où le lecteur doit non seulement interpréter les éléments explicitement écrits, mais aussi combler les silences et absences qui tissent le récit.

Ferdinand de Saussure a été l'un des premiers à introduire les concepts des axes de substitution et de combinaison dans l'analyse du langage. Selon lui, la structure du langage repose sur deux axes fondamentaux : L'axe de succession, qui se déploie dans le temps et reflète la manière dont les éléments du langage s'enchaînent. L'axe de combinaison, qui fait référence à la manière dont les mots se regroupent ou se combinent pour former des structures grammaticales et syntaxiques, comme des phrases et des propositions. *Ces relations de combinaison se produisent simultanément et permettent à la langue de produire des significations plus complexes.* (Saussure, 1983, p : 80)

Dans l'écriture de Carrère, le concept des axes de succession et de combinaison met en évidence l'interdépendance des mots au sein d'une chaîne linguistique. Sur l'axe de succession, chaque mot est lié aux autres, souvent dans une relation d'opposition ou de substitution. Par exemple, le choix d'un mot peut être influencé par ceux qui le précèdent ou le suivent, créant une dynamique subtile de correspondances et de ruptures. Cette relation, bien que discrète, devient évidente lorsqu'on analyse la chaîne de signes dans son ensemble, car elle est essentielle pour saisir la signification globale du texte.

Il palpa son visage, tendit le cou pour le regarder dans le rétroviseur. (Carrère, 1986, p :11)

Il y eut un long silence. Personne n'osait bouger. Les vitres étaient tellement recouvertes de buée qu'on ne voyait plus rien dehors. Nicolas joignit les mains et voulut dans sa tête réciter le Notre Père, mais il n'arrivait plus à se rappeler les phrases, même la première. (Carrère, 1995, p :85)

Dans ces passages, les axes de succession et de combinaison de Saussure se révèlent par les choix subtils de Carrère, où chaque mot et chaque silence ont une fonction précise dans la construction du récit et de ses significations.

4. MANIFESTATIONS NARRATIVES DU SILENCE DANS L'ŒUVRE DE CARRÈRE

Le silence joue en réalité un rôle essentiel dans les échanges discursifs. Loin d'être un simple vide, il peut exprimer des émotions, structurer un dialogue ou encore renforcer un message implicite. Le silence remplit des fonctions variées selon le contexte. Cette étude examine ses multiples

dimensions en discours, en soulignant son influence sur la transmission du sens et sur la dynamique entre locuteur et interlocuteur.

4.1. Le rôle émotionnel du silence

Dans le rôle émotionnel du silence, l'orateur utilise le silence pour diriger le message vers l'auditoire et lui transmettre ses émotions. *L'orateur occupe ainsi une position centrale dans cette dynamique, où, selon Jakobson, l'usage du pronom personnel « je » permet d'exprimer directement sa posture vis-à-vis de l'interlocuteur. Ce processus repose sur l'idée que chaque événement d'une narration est perçu à travers un prisme particulier.* (Jakobson, 1963, p.179)

Ephratt soutient que le silence peut servir de moyen puissant pour exprimer des attitudes, des émotions et des positions, complétant ainsi l'utilisation du langage verbal. Cette approche enrichit la compréhension de la dynamique entre l'orateur et l'interlocuteur, en montrant comment le silence, tout comme l'utilisation du pronom personnel "je", peut refléter la posture de l'orateur dans l'interaction. Ainsi, bien que Ephratt n'aborde pas spécifiquement l'usage du pronom "je" comme le fait Jakobson, ses recherches sur le silence offrent une perspective complémentaire sur les moyens par lesquels un orateur peut exprimer sa position et son attitude envers l'interlocuteur dans une interaction. (Ephratt, 2022)

La distinction entre un changement de point de vue et le rôle émotionnel du silence réside dans leur intention respective. Modifier un point de vue vise à offrir différentes perspectives sur un événement pour le lecteur, tandis que le silence, en tant que vecteur émotionnel, introduit une variation subtile dans la narration. Ici, le silence ne se contente pas d'illustrer une absence de discours, mais devient un outil expressif permettant d'évoquer un ressenti ou une tension narrative sans recourir aux mots. Le silence peut jouer un rôle crucial dans la transmission émotionnelle des mots de diverses manières. *Dans la fiction, lorsqu'une narration à la première personne est adoptée, l'impact sur le lecteur est plus direct et influencé par la vérité perçue, contrairement à la démarche où l'objectif principal est de susciter certaines émotions, qu'elles soient authentiques ou fabriquées* (Jakobson, 1960 : 354).

Dans les pages 80-81, de *La Moustache*,

Le rôle de silence est d'exprimer des émotions intenses en marquant les moments de tension psychologique entre les personnages.

« Mais... »

Elle se tut. Il pouvait l'entendre réfléchir au bout du fil. Respirer, en tout cas.

Ici, le silence représente l'incertitude et l'angoisse d'Agnès. Son hésitation avant de répondre souligne son trouble et la difficulté de sa décision.

« – Je t'aime », cria-t-elle pendant qu'il raccrochait.

Il murmura : « Salope », cogna du poing contre la cloison de la cabine.

Ce passage met en contraste un cri d'amour et un silence lourd de mépris. L'absence de réponse verbale du personnage principal, remplacée par un simple murmure et un geste violent, traduit son rejet de ce qu'il perçoit comme une manipulation ou une trahison. Le silence devient ici un moyen d'exprimer son ressentiment.

Le temps qu'elle descende, il revint au comptoir et demanda un autre jeton.

Pendant ce moment d'attente, le personnage est dans une posture d'observation silencieuse. Ce silence sert à souligner son impatience et son désir de contrôle, créant un suspense autour de son plan en cours.

Il redescendit au sous-sol, forma de nouveau le numéro, laissa sonner, en vain.

Ce silence au bout du fil marque une rupture soudaine : Agnès ne répond pas, et le personnage est confronté à une situation imprévue qui pourrait compromettre son plan. L'absence de réponse crée une tension et une frustration palpables.

Personne dans l'appartement.

Cette phrase courte et dépouillée souligne la solitude du personnage et l'aboutissement de sa manœuvre. Le silence de l'appartement marque un moment de triomphe pour lui, mais aussi une vacuité émotionnelle.

4.2. Le rôle persuasif du silence

Dans le cadre du rôle persuasif du discours, le message est adressé au destinataire. Les constructions impératives figurent parmi les exemples les plus significatifs de cette fonction. Selon

Jakobson, en mettant l'accent sur le destinataire, cette fonction persuasive englobe, sous la forme d'injonctions, le mode impératif et d'autres formes impératives du langage. (Jakobson, 1960, p.355) Au cœur de cette fonction se trouve le pronom de deuxième personne « tu ou vous ». Bien que toute fonction communicationnelle repose sur un comportement verbal, qu'il s'agisse de la parole ou du silence, la fonction persuasive met l'accent sur l'acte de parler. L'emploi des mots, tout comme celui du silence, vise à interpeller et à mobiliser le destinataire. Ainsi, si les mots peuvent exercer un effet persuasif, le silence joue également un rôle convaincant auprès du public.

Ephratt soutient que : *le silence est tout aussi communicatif que la parole, résultant d'un choix délibéré de l'orateur, et servant des fonctions telles que d'émotions, la signalisation du changement de tour de parole et l'activation de l'interlocuteur. Ephratt affirme que le silence, aux côtés de la parole, sert des fonctions linguistiques dans divers textes écrits.* (Ephratt, 2022, pp : 85-90)

Le silence constitue un marqueur de la parole en action, un moyen d'inciter l'orateur à orienter et structurer la conversation. Le fait de substituer un nom par un pronom ou une autre marque linguistique est perçu comme une forme de silence. À l'instar de la parole, le silence agit comme un outil de communication, qu'il soit direct ou indirect, afin de susciter une action spécifique. Son usage varie. Lorsqu'il fonctionne comme un acte de parole indirect, il peut introduire ou remplacer un concept par son sens implicite. Ainsi, plutôt que de produire une action de manière explicite, le silence génère une signification alternative qui influe sur l'interaction. (Ephratt, 2008, pp : 1920-1922)

Dans les pages 10 à 11 de *L'Adversaire*, on trouve des constructions impératives et l'interpellation du destinataire

Pardon Corinne, pardon mes amis, pardon aux braves gens de l'association Saint-Vincent qui voulaient me casser la gueule.

Cette phrase illustre parfaitement la fonction persuasive décrite par Jakobson, en mettant l'accent sur le destinataire à travers l'emploi du pronom de deuxième personne implicite et la répétition du mot « pardon ». Le message est dirigé vers plusieurs destinataires, soulignant une tentative d'influencer leur perception des événements et d'orienter leur compréhension vers une lecture de l'affaire sous l'angle de l'injustice subie.

Quel banal accident ? Quelle injustice ? se demandaient les « amis », qui tous se retrouvaient le soir chez les Ladmiral.

Ici, le silence autour de la signification du « banal accident » et de « l'injustice » pousse les interlocuteurs à combler eux-mêmes les vides.

Il n'avait jamais entendu parler du docteur Romand, il n'avait pas de maison à Fontainebleau.

Ce silence peut être utilisé comme un outil de manipulation, où l'omission volontaire d'informations crée une illusion ou détourne l'attention. Jean-Claude Romand, en dissimulant la vérité sur son identité et ses actes, oriente implicitement les perceptions des autres, les incitant à croire à une réalité fabriquée.

4.3. Le rôle référentiel du silence

Selon Jakobson, *l'un des éléments fondamentaux du discours est le sujet, qui oriente le message vers un référent précis.* (Jakobson, 1960, p : 358) Dans la communication interpersonnelle, qu'elle soit directe ou indirecte, le canal de communication joue un rôle central dans la transmission d'informations. Lorsque le discours porte sur un sujet identifiable et vise à transmettre des concepts spécifiques au destinataire, il relève du rôle référentiel du langage.

Ce rôle implique que tous les éléments d'une phrase sont mobilisés pour structurer et clarifier l'explication du sujet en discussion, renvoyant ainsi l'auditeur au thème principal. Le langage sert ici à transmettre une connaissance sur le monde, mettant l'accent sur l'importance du contenu informatif par rapport aux autres fonctions du discours. Ce rôle poursuit deux objectifs fondamentaux : transmettre un enseignement et encourager une action déterminée.

Dans cette perspective, la première structure de communication identifiée par Bühler repose sur : *le monde extérieur, considéré comme un référent externe à la troisième personne* (Bühler, 1934, p.28). Toutefois, c'est l'interaction entre le locuteur et l'auditeur qui constitue le cœur de la fonction référentielle. Les éléments du discours se construisent alors autour du sens explicatif et informatif de cette fonction.

Le silence remplit une fonction communicative équivalente à celle de la parole. Il devient un signe significatif uniquement lorsqu'il résulte d'un choix délibéré. En s'affranchissant de sa simple absence matérielle, le locuteur lui confère une valeur référentielle et expressive.

Dans la page 34 de *La Classe de Neige*, le silence joue un rôle référentiel à plusieurs reprises, en particulier dans les échanges entre la maîtresse et la mère de Nicolas.

Le silence est comme un marqueur d'information implicite, lorsque la mère de Nicolas répond sèchement « *Je suis désolée. C'est comme ça.* », son silence sous-entendu et son ton abrupt communiquent plus que ses mots. Elle évite d'expliquer davantage, laissant entendre une situation familiale tendue sans la verbaliser explicitement. Ce choix de ne pas développer renvoie implicitement au contexte difficile, ce qui oblige l'auditeur (ici, la maîtresse et le lecteur) à déduire ce qui n'est pas dit.

L'absence de réponse fonctionne comme absence d'information. À plusieurs reprises, la maîtresse cherche à obtenir des informations précises sur le père de Nicolas (« *Vous ne savez pas du tout quel est son itinéraire ?* »). La réponse de la mère, « *Non. Je suis désolée.* », clôt l'échange et renforce une absence de transmission d'information. Ce silence informationnel fonctionne alors comme une négation du rôle référentiel du langage : au lieu d'apporter un éclaircissement, il souligne un vide, une impossibilité de communication.

Le silence est comme tension sous-jacente. La maîtresse insiste sur la nécessité de contacter le père, mais chaque réponse évasive de la mère crée un non-dit chargé de sens. Ce silence contraint l'auditeur à combler l'absence d'information, suggérant une situation familiale problématique sans qu'elle soit explicitement mentionnée. Dans ce passage, le silence fonctionne donc comme un élément référentiel en ce qu'il oriente la conversation vers un sujet central (l'absence du père et ses conséquences), tout en obligeant l'interlocuteur à interpréter ce qui n'est pas dit.

4.4. Le rôle empathique du silence

Dans cette fonction, le message vise à établir et maintenir le contact avec le destinataire, garantissant ainsi l'efficacité du canal de communication. L'objectif de l'interlocuteur est de s'assurer que l'échange se déroule sans interruption et que l'interlocuteur est réceptif.

Selon Jakobson, les messages sont des moyens d'établir, de maintenir et de clore la connexion afin de vérifier si le canal de communication fonctionne ou non. Un exemple typique serait une question comme « *Est-ce que tu m'entends ?* », qui sert avant tout à renforcer le lien avec l'auditeur. (Jakobson, 1960, p.355)

Ce rôle est universel : il est partagé aussi bien par l'homme que par l'animal et représente la première fonction langagière que les nourrissons apprennent. Dans ce cadre, le contact (–) entendu comme le moyen d'établir la communication (–) devient l'élément central de la dynamique linguistique.

Bien que la parole puisse parfois tromper, elle implique nécessairement l'interlocuteur et le place au cœur du discours. Toutefois, contrairement aux paroles superficielles, le silence joue un rôle essentiel dans la transmission d'une véritable empathie. Son absence de matérialité lui confère une charge émotionnelle qui favorise la connexion entre les interlocuteurs, renforçant ainsi le lien affectif au sein de l'échange. (Ephratt, 2008, p : 1924)

Dans la page 22 de *La Moustache*, il semble jouer un rôle de reconnexion et d'apaisement, bien qu'il soit empreint de lassitude et de résignation.

La fin de la confrontation « *Il voulut dire l'arrête," encore une fois, argumenter, mais se rappela, soudain épuisé lui aussi, que tout allait recommencer, revenir à la case départ... »*

Le silence qui suit est un renoncement à l'escalade du conflit. Plutôt que de prolonger un échange stérile, il choisit de se taire, ce qui peut être vu comme une forme d'acceptation tacite de l'état de leur relation à ce moment-là.

Le geste silencieux qui rétablit un lien « *Un peu après, elle effleura le dos de sa main, sous les draps, et il caressa la sienne du bout des doigts, quelques instants. »*

Ici, le silence est porteur d'une communication plus profonde que les mots. Ce contact physique remplace un dialogue verbal et exprime une forme de réconciliation implicite. Ce type de silence joue un rôle empathique, car il favorise une connexion affective sans qu'aucun mot ne soit nécessaire.

4.5. Le rôle métalinguistique du silence

D'après Jakobson, le locuteur et le destinataire doivent partager une compréhension commune du code linguistique utilisé dans l'échange. (Jakobson, 1963, p :216) Le rôle métalinguistique est ainsi centré sur le code lui-même, qui devient l'objet du discours plutôt qu'un simple moyen de communication. Cette fonction est présente dans toutes les langues et sert à clarifier ou à expliciter

le sens des mots et des expressions en analysant comment le silence peut jouer un rôle métalinguistique en structurant ou en mettant en évidence le code utilisé dans une interaction. Concernant la signification du silence, il l'analyse à travers le prisme de son rôle. Selon Jakobson, *le silence est moins significatif que la parole, car il ne remplit ni une fonction référentielle ni une fonction métalinguistique, et ne peut donc pas servir à expliquer ou à interroger la structure du langage.* (Sobkowiak, 1997, p :46)

Cependant, un contre-exemple à cette affirmation réside dans le rôle du silence dans la gestion des tours de parole lors d'une conversation. Dans ce contexte, le silence fonctionne comme un marqueur discursif ayant une dimension métalinguistique, contribuant à l'exercice du leadership conversationnel et à l'engagement de l'auditeur.

Dans les pages 11 et 12 de *La Classe de Neige*, on peut identifier une forme de rôle métalinguistique du silence dans ce passage, notamment à travers les pauses implicites et la manière dont le silence structure l'échange entre *Nicolas* et *Patrick*.

Lorsque *Nicolas* hésite avant de répondre « *En plus, dit-il après réflexion, j'avais mon coffre-fort.* », ce silence marque une réflexion qui lui permet de préciser sa pensée. Il fonctionne alors comme un moyen de structurer le discours et d'explicitier un élément central du dialogue.

Patrick, en posant des questions répétées « *Ton coffre-fort ?* », « *Et si tu l'oublies, qu'est-ce qui se passe ?* », cherche à décoder et à s'assurer de la compréhension du message. Le silence implicite entre ces interventions permet de marquer l'effort d'interprétation et d'alignement sur un code commun, ce qui est une fonction métalinguistique.

Le silence de *Nicolas* lorsqu'il hésite à parler de l'alèse révèle une tension entre ce qu'il veut dire et ce qu'il préfère taire. Ici, le silence a une valeur métalinguistique puisqu'il met en évidence une information absente du discours tout en restant compréhensible par implication. Les silences permettent à *Patrick* de prendre la main dans l'échange et de guider la conversation. Son rôle de leader conversationnel se manifeste dans sa manière de poser des questions qui obligent *Nicolas* à préciser ses propos. Le silence de *Nicolas* avant ses réponses crée une dynamique où *Patrick* contrôle le flux de la discussion, confirmant l'idée que le silence peut jouer un rôle de régulation conversationnelle.

CONCLUSION

Cette étude, bien qu'exploratoire, met en lumière le rôle structurant du silence dans les œuvres de Carrère. Toutefois, une mise en relation explicite avec les recherches existantes (notamment Ephratt) permettrait de mieux cerner sa contribution originale à la narratologie contemporaine.

Bien que le rôle du silence comme vecteur de communication et outil de structuration narrative puisse sembler aller de soi dans de nombreuses œuvres artistiques et littéraires, l'analyse croisée des approches de Jakobson et d'Ephratt permet d'en éclairer les mécanismes profonds. Elle met en évidence que, loin d'être un simple effet stylistique ou un fait axiomatique, le silence fonctionne comme un véritable acte de langage, porteur de sens et intégré aux dynamiques discursives de manière spécifique selon les contextes. Alors que Jakobson l'intègre dans son modèle des fonctions du langage, Ephratt en explore les dimensions interactionnelles et pragmatiques, mettant en lumière sa diversité d'usages, qu'ils soient délibérés ou involontaires. Ces perspectives complémentaires permettent d'enrichir la compréhension du silence non seulement comme une absence, mais comme un vecteur de sens capable d'influencer la réception d'un texte.

Dans le cas de l'œuvre de Carrère, cette analyse révèle que le silence ne se limite pas à un procédé stylistique, mais qu'il façonne la dynamique du récit en ouvrant des espaces d'interprétation. Il engage activement le lecteur en l'invitant à combler les lacunes du discours, renforçant ainsi la complexité et la profondeur de la narration. Cette étude met en lumière l'importance du silence dans la transmission des émotions et la construction du sens, soulignant son potentiel en tant qu'outil d'exploration littéraire.

Au-delà de l'œuvre de Carrère, cette réflexion ouvre des perspectives pour l'analyse du silence dans d'autres contextes narratifs et discursifs. Elle invite à interroger son rôle dans divers genres littéraires et à examiner comment il peut être mobilisé pour structurer le récit, exprimer l'ineffable ou encore jouer sur l'ambiguïté du langage.

Il convient néanmoins de souligner que cette étude gagnerait à mobiliser davantage la littérature scientifique sur le silence dans les récits contemporains. Les travaux de Deborah Tannen, Susan Sontag, ou encore ceux portant sur les stratégies narratives dans l'autofiction pourraient enrichir le cadre d'analyse. En outre, bien que cette recherche mette en lumière l'importance du silence chez Carrère, elle gagnerait à articuler plus clairement sa contribution scientifique. Une mise en

relation explicite avec d'autres analyses littéraires sur le silence permettrait de mieux situer l'originalité de l'approche proposée ici. Le silence, loin d'être une simple absence, devient une force signifiante dans l'œuvre de Carrère. Il structure le récit, engage le lecteur, et élargit les possibilités expressives du texte littéraire. Loin d'interrompre la communication, il en redéfinit les frontières. Cette recherche ouvre ainsi des pistes pour de futures analyses du silence dans la littérature contemporaine.

أمانة النشر

BIBLIOGRAPHIE

- Bühler, K. (1934). *Sprachtheorie: Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena : Fischer.
- Carrère, E. (1986). *La Moustache*. Paris : Éditions P.O.L.
- Carrère, E. (1995). *La Classe de neige*. Paris : Éditions P.O.L.
- Carrère, E. (2000). *L'Adversaire*. Paris : Éditions P.O.L.
- Derrida, J. (1976). *Of grammatology* (G. C. Spivak, Trans.). Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Eagleton, T. (1983). *Literary theory: An introduction*. Oxford: Basil Blackwell.
- Ephratt, M. (2008). "The functions of silence". *Journal of Pragmatics*, 40(11), 1909–1938. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2008.09.006>
- Ephratt, M. (2022). *Silence as language: Verbal silence as a means of expression*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 1 : La présentation de soi*. Paris: Éditions de Minuit.
- Jakobson, R. (1960). Closing statement: Linguistics and poetics. In T. A. Sebeok (Ed.), *Style in language* (pp. 350–377). Cambridge, MA : MIT Press.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Johnstone, B. (2008). *Discourse analysis* (2nd ed.). Malden, MA: Blackwell.
- Mello, R. A. (2021). L'analyse discursive du silence dans la littérature / The discursive analysis of silence in literature. *Caligrama: Revista de Estudos Românicos*, 26(1), 95.
- Saussure, F. de. (1983). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- Sobkowiak, W. (1997). Silence and markedness theory. In A. Jaworski (Ed.), *Silence: Interdisciplinary perspectives* (pp. 39–61). Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- Sontag, S. (2002). *Styles of Radical Will*. New York: Picador.
- Tannen, D. (1994). *Talking from 9 to 5: Women and Men at Work*. New York: William Morrow.

SITOGRAFIE

- Ephratt, M. (2021, January 4). *Silence as language* [Vidéo]. YouTube .
<https://www.youtube.com/watch?v=SfskC4nfXrs>

¹ - Jakobson a largement travaillé sur les structures du langage. Bien qu'il ne parle pas directement de silence structurel comme un concept isolé, il discute de l'importance des éléments implicites et des relations de substitution dans le langage. La suppression pourrait être liée à son concept de substitution. L'anaphore, quant à elle, est un phénomène qu'il traite dans le cadre de la cohésion textuelle et de la référence, où un élément fait référence à quelque chose qui a été dit précédemment. Cela fonctionne comme un mécanisme pour éviter la répétition et maintenir la fluidité du discours.